



# Corps sexué de l'enfant et normes sociales, Gérard Neyrand, Sahra Mekboul, Toulouse, érès, 2014

**Isabelle Corpart**

DANS **EMPAN** 2015/4 n° 100 , PAGES 206B À 208B

ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1152-3336

ISBN 9782749249483

DOI 10.3917/empa.100.0206b

Date de mise en ligne : 18/01/2016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-empan-2015-4-page-206b?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour érès.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## Notes de lecture

## LES ROMANS DE L'ABSURDE

**Cent ans de solitude (1967)**

Gabriel GARCIA MARQUEZ  
Paris, Le Seuil, 1995.

**L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche (1605 et 1615)**

Miguel de CERVANTES  
Paris, Le Seuil, 2001.

À quoi servent les livres ? Cette question, Jean Canavaggio la pose de façon explicite dans son introduction à *Don Quichotte*. Et il est clair que la fabuleuse histoire de l'Hidalgo est d'abord un prétexte à réfléchir à l'utilité du livre ; à cet égard, quelques-unes des plus belles pages sont à la fin du premier volume, dans lesquelles Cervantès donne la pleine mesure d'une utilité se plaçant à l'équilibre entre le plaisir de lire et l'éducation. Depuis l'Antiquité, la question de la frontière entre la vérité et le mensonge n'a cessé de venir percuter l'homme dans le jeu de sa propre construction. Mais, au XVII<sup>e</sup> siècle, elle prend une dimension nouvelle dès lors que la référence à Dieu perd sa fonction d'arbitrage ; il n'y aura bientôt plus que les cartésiens pour penser que cette invention des hommes peut encore faire figure de barrage à la folie et à la démesure. Le roman de Cervantès prend toute sa saveur dès lors que, page 677 notamment, il vient rappeler que c'est la dimension triviale du vivant, le besoin de manger, de boire et surtout de déféquer qui vient révéler au héros qu'il n'est pas en train de rêver.

Cervantès saute par-dessus les époques et anticipe la postmodernité ; avec son roman, il met hors jeu le romantisme avant même que celui-ci n'advienne pour entrer de plain-pied dans la révolte contre l'absurde. Dieu est mort ! Pour autant, tout n'est pas permis. Le profane se substitue au sacré. Le livre remplace les Écritures. Il vient faire autorité dans un monde non plus orchestré par la transcendance du divin, mais par l'immanence de l'humain.

Gabriel Garcia Marquez est de la même veine. Les trente-deux guerres pour rien du colonel Aureliano Buendia valent bien toutes les péripéties de l'illustre Don Quichotte. Et la grammaire de l'un et l'autre livre, celui de Cervantès tout comme celui de Gabriel Garcia Marquez, ordonne tout au long de la phrase la limite entre l'imaginaire et la réalité, entre la vérité et le mensonge. A-t-il vraiment existé ce train de nuit composé de deux cents wagons chargés des corps des ouvriers mitraillés et alignés comme des régimes de bananes ? Tout le monde l'ignore. Personne n'en parle. Personne n'a rien vu. Sauf Aureliano dans le roman. Et sauf l'histoire, la vraie, celle des peuples et des nations qui gardent la trace des événements de 1928, de l'insurrection des bananeraies réprimées dans le sang à la demande des États-Unis. L'amour sert de fil conducteur aux deux ouvrages : courtois bien que passionné chez Cervantès, il flirte avec l'inceste chez Marquez. Il est aisé de ne retenir de Don Quichotte que la silhouette illuminée du chevalier chargeant les moulins à vent... Peu de gens connaissent les deux à trois belles pages de Cervantès au

cours desquelles, par la voix de Don Quichotte, il place face à face les métiers des lettres et les métiers des armes, pesant la supériorité des uns sur les autres, jugeant la paix et la justice.

À l'heure où, porté au comble de la solitude par une technologie souveraine remaniant de fond en comble les rapports à l'espace et au temps, l'humanité connaît l'une de ses plus belles crises de civilisation, les romans de l'absurde offrent à penser de belle manière la construction de l'individu. Les récits de Cervantès et de Gabriel Garcia Marquez mettent en scène de manière originale la difficulté de conserver son libre arbitre. Pour l'ultime héros de l'écrivain colombien, tout est écrit, même si la capacité de décrypter le sens d'une existence ne surgit qu'à la fin. Pour Cervantès, son famélique héros et sa belle Rossinante ne traversent les événements que par l'adhésion pleine et entière à un idéal livrant la totalité de la conduite à tenir. Là encore, la responsabilité émerge dans l'abandon du choix. Les tragédiens antiques, dont les œuvres ont nourri la philosophie occidentale et la leçon freudienne, ne disent déjà pas autre chose. À trop vouloir se fuir lui-même, l'être ne fait que s'empêtrer dans les propres fils de son existence. La liberté réside dans l'ultime consentement à soi-même. Nul ne perdra son temps à reprendre la lecture de Cervantès et de Marquez. Pour tous ceux qui ont à cœur la petite musique de l'humain, ces quelques centaines de pages alignées bout à bout offriront plus d'horizon que tous les manuels de psychologie. Selon la légende, le philosophe Pascal sur son lit de mort aurait été encore hanté par la crainte de s'être trompé. La question ne taraude plus guère l'homme moderne ! En revanche, une autre, tout aussi insidieuse, vient pourrir son existence : comment être sûr de ne pas avoir vécu pour rien ?

Philippe Gaberan  
philippe.gaberan@orange.fr

### Corps sexué de l'enfant et normes sociales

Gérard NEYRAND, Sahra MEKBOUL  
Toulouse, érès, 2014.

*Corps sexué de l'enfant et normes sociales* est un ouvrage qui s'intéresse à la place prise par l'enfant au sein des bouleversements contemporains de la société et des changements observés dans la sphère familiale. Par cette entrée liée aux normes enfantines corporelles, il aborde des questions essentielles, telles que notre perception du corps, la place nouvelle de l'enfant et ses droits, le rôle des parents, mais aussi des débats d'actualité, notamment autour de la pseudo-théorie du genre. L'ouvrage analyse dans un premier temps l'évolution de la normativité corporelle pour, dans un deuxième temps, s'intéresser aux moyens utilisés pour diffuser ces normes.

S'intéresser au corps de l'enfant est en soi original, mais son originalité réside aussi dans le double regard qui est porté. En effet, Gérard Neyrand, sociologue, professeur à l'université de Toulouse, s'attache depuis des années à l'étude des relations privées et familiales, mettant ici l'accent sur les relations parents-enfants, analysant les différentes politiques publiques et leurs impacts dans le domaine de l'enfance. L'évolution de la société intéresse également Sarah Mekboul, criminologue, juriste et psychologue. Sa contribution rappelle que beaucoup de choses se jouent sur la scène juridique dès qu'il s'agit de travailler sur les normes, et il était indispensable de mettre en évidence comment le droit cadre et encadre les relations familiales, comment il assigne à chacun sa place, tout en autorisant les individus, quel que soit leur âge, à s'autodéterminer. Et cette prise de décisions relativement à leur corps est quelque chose de fondamental aujourd'hui, qui se retrouve au cœur de vives réflexions<sup>1</sup>. Enfin, aborder des questions relatives à l'enfant et à son corps nous confronte nécessairement aux droits de l'enfant, la Convention interna-

1. Sous la direction de M. Marzano, *Dictionnaire du corps*, Paris, Puf, 2007.

tionale des droits de l'enfant faisant de nombreuses références au droit de l'enfant sur son corps, à son droit à la santé, à la protection de son intégrité physique<sup>2</sup>. On comprend dès lors à quel point il était nécessaire que des réflexions juridiques participent à cette étude, car le droit sert de référentiel aux différents professionnels de la petite enfance et de l'éducation, du soin et du social<sup>3</sup>. Cependant, et à l'inverse, l'analyse du droit ne suffit pas à éclairer le lecteur car ces problématiques sont au cœur des discours des sciences humaines et sous-tendent les pratiques professionnelles. La collaboration entre les deux auteurs se trouve alors pleinement justifiée.

#### IMPORTANCE DU PROCESSUS DE SOCIALIZATION DE L'ENFANT

Qu'elle le veuille ou non, toute personne est prise dans un processus de socialisation qui se déroule de sa naissance à sa mort. L'enfance y tient une place prépondérante, et les auteurs s'attachent à nous montrer comment se fait la socialisation de l'enfant dès son plus jeune âge, entre le poids des normes, des habitudes et des traditions familiales. Cet enfant est directement concerné car l'univers dans lequel il évolue est codé, partant il est nécessairement conduit à utiliser son corps en respectant ces codes, sans nécessairement se référer à son sexe biologique. Faisant la chasse aux idées reçues, les auteurs nous démontrent précisément que les comportements de l'enfant ne sont pas naturels, mais au contraire conditionnés par nombre de prescriptions, d'injonctions, de recommandations, voire d'obligations, dès sa naissance. Toutes ces normes, enfantines ou non, viennent encadrer les relations familiales ; elles influencent les comportements de chacun, véhiculées par l'éducation que reçoit l'enfant mais aussi par les institutions qu'il fréquente et les médias qui s'intéressent à la cause enfantine (qu'il s'agisse d'émissions télévisuelles pour enfants ou de revues à destination des parents, deux des

supports qu'ont analysés les auteurs). La publicité, les jeux offerts aux enfants, les pratiques sportives n'y sont pas non plus étrangers.

L'ouvrage montre encore que toutes ces normes sont elles-mêmes en pleine mutation, aussi s'agit-il d'apprécier quel est l'impact de ces transformations sociales sur le rôle d'éducateur accordé aux parents et sur le devenir de l'enfant. Est-il transformé, ainsi que les auteurs en ont l'intuition, dès les premières pages de leur ouvrage ?... Ce qui est certain, c'est que les discours relatifs à l'enfant et à la protection de l'enfance se retrouvent partie prenante d'une évolution de la société qui voit se reconfigurer bon nombre de ses normes. Au sein de ces mutations, les auteurs constatent une double reconfiguration : d'une part, celle des normes enfantines, qui n'échappent pas au processus conduisant à un façonnement de l'enfant dans son corps et par son corps ; d'autre part, celles qui accompagnent les parents – en effet, de nouvelles normes visent à les responsabiliser, tout en répondant à l'objectif de favoriser l'évolution de l'enfant. Parmi les normes corporelles en jeu, certaines vont être particulièrement mises en évidence, celles concernant le corps sexué.

#### LA SOCIALIZATION SEXUÉE DE L'ENFANT

Cette contribution arrive à point nommé alors que les polémiques font rage autour de la question du genre et d'une pseudo-théorie du genre, nouvel épouvantail que l'on veut brandir en montrant des dangers pour l'enfant à prendre conscience de la détermination culturelle de la différenciation garçon-fille dès sa fréquentation de l'école maternelle. Le point de vue développé ici est tout autre et, s'il s'attache aux enfants dès avant le temps scolaire, il montre comment est construite la personnalité d'un enfant en fonction des catégories sexuées, chacune comportant des apprentissages distincts ou des usages du corps différenciés selon qu'il s'agit d'un petit garçon ou d'une petite fille.

2. I. Corpart, *Les droits de l'enfant*, ASH, supplément au numéro de mars 2006.

3. Un rappel de la loi est nécessaire. Sur la question, D. Duval-Arnould, *Le corps de l'enfant. Sous le regard du droit*, Paris, LGDJ, 1984.

On le voit, les auteurs mettent en évidence que les enfants eux aussi sont précocement visés par des discours politiques s'articulant autour de normes enjoignant à leurs père et mère d'avoir tel comportement ou telle attitude, les enfermant dans un certain modèle, s'immiscant dans les modes éducatifs. Cette normativité corporelle sexuelle de l'enfant semble bien constituer aujourd'hui un enjeu social majeur.

Si l'identité de genre est construite de manière précoce par le recours à des normes relatives au genre, celles-ci passent d'abord par le corps. Ces normes sociales enfantines se manifestent à de multiples niveaux, dans des discours sociaux, scientifiques et politiques qui s'appuient sur les différences corporelles entre filles et garçons pour en tirer la mise en place de normes distinctes, selon les sexes. Les auteurs y voient l'origine des rapports sociaux de sexe, les normes d'éducation et de socialisation des enfants influençant leur devenir.

Tout se joue dans l'enfance et dans la perception que chacun va avoir de son corps et du corps de l'autre. C'est là que l'enfant apprend à participer soit au genre masculin, soit au genre féminin. Pour autant, les transformations sociales bouleversant les normes, il n'est aisé ni pour les parents, ni pour les professionnels de la petite enfance ou de l'action sociale, de l'enseignement, de la santé, de se positionner face à des rôles sexués qui n'ont plus les mêmes retentissements qu'autrefois dans la société, et s'avèrent parfois incertains. Beaucoup de repères sont de fait remis en question.

#### STRATÉGIES DE SOCIALISATION ET TECHNIQUES D'INTERVENTION

Tout un volet de l'étude s'attache au processus de prescription des normes enfantines, montrant qu'elles oscillent entre deux conceptions, difficiles à concilier ou à réguler. D'un côté, certains veulent que l'enfant s'autonomise, qu'il gère lui-même son corps. On peut y parvenir par une éducation à la santé, par des pratiques sportives et en le responsabilisant. Cela correspond bien aux préconisations de la Convention internationale des droits de l'enfant qui donne à l'enfant la qualité de sujet de droit. De l'autre,

il faudrait que des normes sociales protègent efficacement l'enfant, mettent son corps hors de portée d'autrui, voire de ses parents. En ce sens, les discours rappellent que l'enfant est mineur, fragile, vulnérable et qu'il doit faire l'objet d'attentions particulières (voir les dispositifs de Protection de l'enfance et d'Aide sociale à l'enfance, les directives données dans les écoles, les campagnes d'information pour lutter contre les violences familiales, etc.). Les auteurs analysent alors deux polémiques particulièrement révélatrices de cette ambiguïté de la place de l'enfant dans les discours tenus à son égard : l'affaire d'Outreau et le mouvement Pas de 0 de conduite. Nul doute que les affaires de pédophilie précédant celle d'Outreau ont amené une plus grande vigilance à chaque fois que le corps d'un enfant est menacé ou instrumentalisé, devenant un objet pour autrui. On retrouve ici tous les débordements de nature sexuelle – pédophilie, inceste, exploitation sexuelle – mais aussi les dérapages en matière d'exposition de jeunes corps dans les médias, les films ou la publicité. Mais l'affaire a montré à quel point cette obsession pour le corps de l'enfant et son intégrité pouvait parfois mener à des dérapages inquiétants. De même, la volonté d'intégrer dans le projet de loi sur la prévention de la délinquance discuté en 2005 l'idée qu'il serait possible de la prévenir dès l'âge de 3 ans a provoqué la réaction de la société civile, se traduisant par la création du mouvement Pas de 0 de conduite, qui, du fait du succès de sa pétition sur le sujet, a obtenu que cette idée soit retirée de la loi votée en 2007. Précisément, les polémiques déclenchées par cette affaire d'Outreau ou par le mouvement « Pas de 0 de conduite pour les enfants de trois ans » montrent combien il est difficile de dégager une ligne de conduite partagée par tous et rappellent qu'il faut rester prudent en matière de délinquance juvénile, de la même façon qu'il s'avère très délicat de trouver un compromis entre des logiques si divergentes de gestion de l'enfance.

Il était impossible de reprendre tous les thèmes traités dans cette riche analyse. Ce que l'on retiendra surtout, c'est d'abord que l'enfant – on le sait – est malléable et façonnable, ensuite que c'est dans sa prime enfance qu'il acquiert les

principales transmissions qui le conditionneront ; enfin que toutes ces normes sont le plus souvent diffusées insidieusement. Aussi faut-il, tant dans la sphère privée que dans la sphère publique, se soucier de ce que les adultes autour de lui veulent lui inculquer et quelles limites il convient de poser pour accueillir l'enfant pleinement comme un sujet (de droit). On ne peut que saluer cet ensemble de réflexions qui peuvent s'avérer des plus pertinentes pour les intervenants du social, du soin ou de l'éducation.

Isabelle Corpart,  
maître de conférences en droit privé à  
l'université de Haute-Alsace, Mulhouse.  
isabelle.corpart@una.fr

### **Sociologie, anthropologie et soins. Formations aux métiers du soin et de la santé**

Catherine MERCADIER, Marcel DRULHE,  
François SICOT  
Paris, Seli Arslan, 2014.

Cet ouvrage s'adresse en premier lieu aux professionnels de soins médicaux et paramédicaux, ainsi qu'à leurs formateurs. Les auteurs (deux professeurs de sociologie et une directrice d'institut de formation en soins infirmiers, docteure en sociologie) ont en effet travaillé à partir des référentiels de compétences et de formation de diverses professions de soin (profession infirmière principalement, mais aussi kinésithérapeutes, manipulateurs en radiologie, sages-femmes...), de façon à dégager un tronc commun de connaissances et de réflexions qui, sans présupposer une homogénéité des professions concernées, puisse constituer une culture commune en sociologie et anthropologie de la santé et du soin.

L'ouvrage se présente comme un recueil de textes, structuré en cinq chapitres thématiques (ce découpage est issu de l'étude des référentiels professionnels) : « Individu et société : la socialisation », « Expérience et sens de la maladie », « Soins et relations de soins », « L'organisation des soins », « Logiques professionnelles et logiques profanes ». Chaque chapitre est introduit par une brève présentation des textes.

Parmi les extraits retenus (de 3 à 10 pages), on trouve des auteurs fondamentaux en sociologie et anthropologie de la santé, de la maladie et du soin (tels que Boltanski mettant en lumière les « usages sociaux du corps », Fainzang décryptant l'histoire de la « maladie de Lucie », ou Zola décrivant les formes culturellement différenciées d'expression des symptômes). Mais les textes font également la part belle à des recherches récentes portant par exemple sur les transformations des relations de soin à l'ère d'Internet, sur les reconfigurations professionnelles et organisationnelles à l'hôpital, ou sur les formes d'articulation entre médecine conventionnelle et médecines alternatives.

Si un tel travail de choix de textes peut toujours être discuté (on pourra s'étonner par exemple de ne pas trouver C. Herzlich dans cette sélection), il faut souligner la richesse et la diversité des thématiques balayées au fil de l'ouvrage : les questions de santé, de maladie et de soins sont abordées de façon très variée, tant du côté des « profanes » (individus malades ou non, patients, usagers des services de soins...) que de celui des « professionnels » (médecins dans divers contextes d'exercice, mais également infirmières, kinésithérapeutes, sages-femmes, préventeurs...); tant sous l'angle des expériences vécues qu'à l'échelle des structures de soin ou d'un point de vue de santé publique. Avec un corpus nécessairement limité et sélectif, l'ouvrage propose finalement un panorama, sinon exhaustif, en tout cas très équilibré, des multiples entrées possibles dans le vaste champ des approches par les sciences humaines de la santé et des soins aujourd'hui.

Au-delà de l'intérêt que représente, en soi, cette sélection de textes, l'ouvrage comporte également une dimension pédagogique tout à fait remarquable et qui lui apporte une véritable spécificité par rapport à d'autres recueils. En effet, chaque extrait est suivi d'une double série de questions : d'une part, des questions de compréhension et de clarification sur le texte, amenant les lecteurs à en identifier les points principaux ; d'autre part, des questions en lien avec les situations de travail, incitant les professionnels de soin, en exercice ou en formation, à s'appropriier (y compris avec un regard

critique) les apports du texte au regard de leur pratique professionnelle. Ces questions peuvent aussi prendre la forme d'exercices à réaliser en contexte professionnel, qu'il s'agisse de mettre en œuvre une « mini-enquête » ou de prendre un certain recul analytique sur l'activité professionnelle.

De plus, chaque chapitre est clos par un jeu de questions transversales à l'ensemble des textes du chapitre : les soignants sont ici encore davantage amenés à porter sur leur profession ou sur leur contexte d'exercice un regard réflexif, distancié et analytique.

Ainsi, grâce à l'effort fait par les auteurs de ne pas s'en tenir à une « simple » compilation de textes (qui a déjà un intérêt en elle-même), mais de proposer des guides, des accompagnements, des exercices d'application ou de réflexion visant toujours à mettre en perspective les savoirs sociologiques et anthropologiques avec les pratiques et expériences professionnelles existantes, cet ouvrage se révèle très précieux et très adapté à la formation des professionnels de soin. Notons également qu'avec les passerelles établies (ou suggérées dans les questions d'accompagnement) entre les approches conceptuelles et les données d'enquête, cet ouvrage peut par ailleurs constituer un support fort utile pour initier des étudiants à l'enquête de terrain en sociologie et anthropologie de la santé et des soins.

Valentine Hélardot,  
maître de conférences en sociologie,  
université Toulouse 2-Jean Jaurès.  
helardot@univ-tlse2.fr

### La septième face du dé

Fernand DELIGNY  
Paris, L'Arachnéen, 2013.

« Sur la septième face du dé, il n'y a rien d'inscrit, rien qui ne soit de l'ordre de ce qui peut se penser. »

F. Deligny

C'est en 1980 que le livre de Deligny est paru une première fois, et c'est donc dans les années où il est déjà dans les Cévennes depuis un

certain temps. « J'écris ce récit plus de trente années après ces années trente... » En 1980, il a déjà beaucoup écrit, il a déjà beaucoup publié – pour mémoire, *Nous et l'innocent* était paru en 1975 et les années 1970 sont une intense période d'écriture théorique, d'échanges avec des revues, etc –, également, il a déjà élaboré l'essentiel de ce que l'on connaît de sa pratique et de sa vision singulière de la psychose et de l'autisme.

Mais ici, Deligny, de façon tout à fait surprenante, revient à l'écriture romanesque, fortement empreinte d'événements autobiographiques, et construite sur le mode du polar : il paraît qu'il aimait lire Simenon, et il avait déjà publié (1961) un roman policier, *Anges purs*, sous pseudonyme.

Au cœur donc de cette période fertile tant sur le plan de l'expérience que sur celui de la création (c'est aussi l'époque des films), ce livre vient comme une éclaircie qui met en lumière un épisode tout à la fois personnel, familial et générationnel : deux générations se croisent ici, celle de son père, mort à la guerre de 14-18, et la sienne. Dans cette seconde génération, Deligny, lui, a traversé la Seconde Guerre mondiale... avec les fous. « ... la folie meurtrière qui durait depuis des années... les hommes étaient fous. »

C'est d'abord un récit sur fond de guerre. Mais le décor « naturel » en est l'asile. La « folie » de la guerre et la folie des malades jouent sans cesse de métaphore l'une pour l'autre, en regard l'une avec l'autre.

L'intrigue du roman est simple : le narrateur (qu'on essaiera de différencier de l'auteur) est l'instituteur de l'asile et met en scène sa rencontre avec un personnage mythique, Gaspard Lamiral. « Dans un asile, le temps n'existe pas. Ceux qui vivent là ne trouvent pas le temps long. Le temps, ils ne le trouvent pas. Le temps s'est retiré ; un espace émerge. On ne peut même pas dire que le temps passe ailleurs. C'est qu'il ne s'agit pas d'un fleuve. On ne dit pas que la mer ou l'océan passent. »

Dans cette présentation du décor, on a déjà une des questions du roman : la difficulté à saisir le

temps. On va le voir, l'auteur défait les chronologies, on ne sait jamais si on est dans un présent ou bien dans d'autres mondes déjà vécus – et par qui. Du coup, comme ce sera souvent le cas dans ses autres écrits, Deligny l'auteur met en lumière l'espace. Qui, bien souvent, configure aussi un espace mental. Sandra Alvarez de Toledo, qui a écrit la post-face, insiste sur cette description des lieux qui a son importance parce qu'elle est un des puissants fils conducteurs du lecteur dans un dédale imaginaire qui paraît sans fin : « L'espace du roman se présente comme une série de cercles concentriques. Au centre, l'asile proprement dit, les pavillons. Autour, encore dans son périmètre, la maison de garde-barrière de Dernouville (adossée au grillage par où l'évasion des revenants a lieu), la ferme, le terrain vague avec le trou d'obus. À la limite, la grille de l'entrée, zone inframince entre intérieur et extérieur. Sur les marges de l'asile, le café de Simone ou Chez Tesque, là où se nouent les rencontres, les projets et les désirs. Au-delà, les images d'enfance – les dunes de la mer du Nord, les vagues, les oyats –, poussées jusqu'au narrateur par les nuages. »

Le roman débute par la présentation des différents protagonistes, des personnages, que S. Alvarez appelle des « revenants » (bien que l'auteur n'emploie jamais ce terme). Le personnage principal s'appelle donc Gaspard Lamiral, personnage trans-historique, en effet, puisque dès les premières lignes, il est à la fois celui qui a obtenu la Croix de guerre en 1917 : « c'est de la guerre qu'il n'était pas revenu », mais aussi celui qui est là, en 1930, depuis toujours : « planté là au milieu de la cour alors que c'est le moment du réfectoire ». Mais Lamiral est aussi « trans-personnel », puisqu'il s'incarne dans d'autres personnages : le gardien, qui a un autre nom, dit le narrateur, « ...mais c'était l'amiral parce qu'il était le patron et qu'il avait un uniforme de drap bleu et une casquette avec deux filets d'or. La casquette était si avachie que les fils d'or ne se voyaient que sur le devant, au-dessus de la visière ».

Il y a donc (au moins) deux Lamiral, « dont l'un s'écrivit l'amiral » dit le narrateur.

Ici commencent également les références métaphoriques à l'univers des mers et des bateaux qui vont imprégner ce monde de l'asile : « J'avais lu et relu Joseph Conrad, Herman Melville. Lire, c'est peu dire : j'avais vécu leurs récits... » « Je n'avais aucun regret. Je ressentais comme une évidence que Gaspard Lamiral, planté immobile dans la cour du pavillon 9, y soit au bord de l'océan, à écouter battre l'ample mouvement des vagues ; que ce qu'il entendait dans le fond de ses oreilles soit le flux de son sang ne change rien à ce qu'il me faut raconter qui n'est pas à vrai dire une histoire.

Il ne s'agit que d'un événement, c'est-à-dire ce qui arrive et qui a quelque importance pour l'homme.

Que je préfère ce mot d'événement à tout autre s'explique fort bien de par le fait que la forme première de ce mot d'événement était événement, qui veut dire narines de cétacés et tout le livre d'Hermann Melville est ponctué de cet événement qu'elle souffle et elle, c'est la baleine blanche, c'est Moby Dick, l'ancêtre des baleines qui n'est peut-être qu'un mythe mais tout le monde y croit, tous les chasseurs de baleines l'ont vue ou ont cru la voir. Et certes, je ne suis que celui qui écrit, je ne suis pas ce fou de capitaine Achab, ce vieux entêté avec sa jambe d'os plantée dans un des trous percés exprès dans les grosses planches du pont pour qu'il coince son pilon d'ivoire et reste debout dans la pluie des tempêtes par delà le cap Horn. »

Cet aveu de référence, comme une source inépuisable d'images, de mystères ou de remémorations, nous apprend en quelle haute estime le narrateur tient ce personnage de *Lamiral-l'amiral* : une nouvelle version, en quelque sorte, de ce « fou de capitaine Achab ».

Fernand Deligny a réellement vécu et travaillé comme instituteur, puis comme éducateur, à l'asile d'Argentières, pendant ces trois années de guerre où les asiles ont connu les bombardements, la surpopulation, les privations, de 1939 à 1943. Expérience fondatrice s'il en est, et qui lui donnera toutes les raisons non seulement d'y faire souvent retour, mais aussi d'y puiser sans doute l'essentiel de sa propre élaboration et de ses positions sur l'approche de la folie.

Ici, dans ce qui se veut expérience romanesque, il y revient encore, mais y met en scène ses propres fantômes personnels, plus précisément celui de son père, Camille Deligny, mort en 1917, jamais nommé en tant que tel, mais infiltrant tous ces personnages qui sont comme des dédoublements du personnage central dit Lamiral. Un « événement » (comme il le dit) dans la biographie de Deligny, la disparition de ce père « officier tombé au combat en 1917, enregistré sur les documents militaires comme “disparu” puis “tué à l’ennemi” ».

Jamais, évidemment, l’événement en question n’est évoqué explicitement comme un élément biographique, puisque ici on est dans la fiction. Cependant, ce Gaspard Lamiral, personnage central, en est de toute évidence l’incarnation, même si elle n’est pas la seule possible : « Le gars-là, Gaspard, il s’appelle Lamiral. Nous étions à la guerre. La mort et la merde. Quand ça nous tombait dessus, il disait : “rendez-vous aux îles Amirantes” »... « La guerre finie, il n’était pas sur les listes. C’est comme s’il n’était jamais né... Gaspard Lamiral n’y était pas dans ce monde, qui, pour lui, était son antan. » Et encore : « Pour l’amiral, il n’y avait pas de dehors. »

C’est le passage du spectre à la folie : Lamiral est également un fou de l’asile, il n’y a pas de dehors parce qu’il est bel et bien enfermé dans la folie. Mais la folie a partie liée avec la guerre, même si, bien entendu, elle n’en est pas seule cause, dans la structuration du récit le narrateur raconte cette promesse que s’étaient faite ces soldats de se retrouver après « la folie meurtrière qui durait depuis des années ». Se retrouver « aux îles Amirantes », c’est se retrouver à l’asile... « Ils se réveilleraient après avoir dormi tranquillement et il fallait bien que ce soit à l’asile... ce rendez-vous à l’asile les vengeait à l’avance. C’était la guerre et ils n’y étaient déjà plus. Pas de compromis possible. Les hommes étaient fous. » Ainsi, cette histoire est bel et bien une histoire de rendez-vous : l’auteur, cette fois, est bien celui qui, par cette fable parfois inextricable, se donne aussi un rendez-vous avec sa propre histoire.

On sait à quel point, et malgré sa fréquentation de l’équipe de La Borde, la psychanalyse

agaçait Deligny. Sans qu’il ait réellement nié l’inconscient, sa fascination allait au langage de la psychose, et il voulait faire son chemin tout seul, sur le chemin des utopies. Mais, ici comme ailleurs, par la dimension de l’imaginaire, comme le dit Sandra Alvarez, ses textes sont parfois « tout contre la psychanalyse ».

Il y a donc Gaspard Lamiral : « il est là, au milieu de la cour de l’asile, aussi fou qu’un fou peut l’être, perdu dans sa mémoire », et il provoque une série de péripéties, de mystères, apparitions-disparitions, trajets déjà (« sans les trajets de l’amiral, l’asile n’aurait pas tenu ») dans et autour de cet espace de l’asile. Mais il y a d’autres personnages, tous plus ou moins revenants, se dédoublant également (tantôt gardiens, tantôt pensionnaires, tantôt visiteurs) il y a Simone, il y a Yves, il y a Gisèle, il y a l’enfant, etc. Il y a le narrateur lui-même, qui est tantôt dedans, tantôt dehors.

Le narrateur raconte encore que parfois il reconnaît « des êtres qui avaient été dans la même école que moi alors que nous avions sept ans et même moins. La retrouvaille, alors, avait des résonances dont la gravité m’étonnait ».

Et le personnage de l’enfant (appelé aussi « le gamin ») est (déjà ?) un enfant mutique : « L’arrière-gorge du gamin émettait un grincement continu ; impossible de percevoir quand il reprenait son souffle ; ses cordes vocales devaient vibrer, que l’air soit rejeté ou aspiré. Le bruit était grave, à peine modulé ; toute son existence semblait être dans ce bruit monotone, son existence et sa raison d’être. » Et, un peu plus loin : « J’ai oublié de dire que le gamin s’appelait Camille. » S. Alvarez nous rappelle que Camille est le deuxième prénom de Fernand Deligny et le prénom de son père.

Mais les personnages les plus présents, les plus vivants ou les plus poignants, sont certainement ceux qu’il appelle « les mabouls » : « Alors ça te plaît l’asile ? Il a pris une patate qu’il épluchait avec ses ongles. Il a dit : l’asile ? t’es fou ou quoi ? »

Instituteur dans l’asile, comme l’était réellement l’auteur, le narrateur se situe totalement dans un rapport de fraternité avec tous les person-

nages qu'il décrit, ou qu'il rencontre, ou avec qui il partage ce monde de l'asile. Parfois, il franchit la frontière, il devient lui-même un de ces soldats devenus fous par la guerre : « Nous étions les mêmes. Nous n'avions même pas à formuler notre entente. Une seule chose a été dite, et c'est moi qui l'ai dite : quand ça sera fini, cette connerie, rendez-vous à l'asile... », la fraternité se fonde dans la guerre, et aussi dans la mort : « L'amiral avait les mains sur les genoux : une tenait fermement la rotule et l'autre était posée sur le dos, morte comme ces fleurs de mer qui restent sur le sable quand la marée est repartie. »

Et puis l'institution-asile, ses gardiens, les médecins (si peu présents), tout ce fatras que Deligny l'auteur passera sa vie à déjouer ou à dénoncer, de sa critique libertaire (rappelons qu'il s'était proposé pour les brigades internationales) ; ici cet univers sert de respiration parce qu'il est traité par l'ironie, la dérision, le dérisoire, ou, encore une fois, l'absurde... de la septième face du dé.

Celui qui est l'emblème de « l'institué » (comme on disait alors), c'est Dernouville, le surveillant-chef : « Dernouville, il est vrai, avait la dégainée un peu disloquée du gars qui vient de rater le départ de son cargo... Dernouville avait un vélo qui craquait de partout. Il me disait : "Alors, crapule ?" Certains jours en le voyant passer sur son vélo grinçant et craquant, il avait l'air d'être en quête de ce qu'il aurait bien pu faire... ça se disait que Dernouville avait été maquereau et plus précisément à Dunkerque. Petite ville, vaste port... »

C'est aux gardiens que, de toute évidence, va sa sympathie dans ce monde absurde : « Une longue traînée d'hommes en uniforme et la casquette qu'ils avaient sur la tête ne leur allait pas du tout. Ils avaient beau faire, on aurait dit qu'ils ne la portaient que depuis la veille. »

Et puis, il y a Yves, l'instituteur qui arrive avec l'enfant (« Camille ») et qui demande à être gardien d'asile. Yves Demeulenaere, l'ancien instituteur, avait un visage « aussi désespéré qu'un visage peut l'être... or, à le voir je

n'éprouvais aucune peine. Il y avait longtemps qu'il me manquait et il était là... ».

« Jamais est un mot immense. Rien qu'à le dire le temps disparaît. » Le temps. Il est enfin le personnage principal, peut-être le plus important de ce récit étrange : « Les jours qui se succédaient étaient comme les vagues de la mer ; du matin au soir, le temps passait ; il ne passait pas ; les jours ne passaient pas, ils se soulevaient du matin au soir ; une ample respiration parcourait l'asile, ample et tranquille. » C'est aussi « un temps troué », comme le dit S. Alvarez, « un espace où le temps ne passe pas, constellé de trous qui sont autant de repères ». En effet, le temps, comme l'espace de l'asile, est balisé de trous (comme le « trou d'obus »), décrochages chronologiques, immobilités et fulgurances. L'asile est un espace où ne peut survenir aucun événement : ils sont dilués dans le présent. « Les événements ont lieu dans le temps, l'asile n'était qu'un espace. » Seul existe comme un éternel présent, qu'Alvarez appelle « le là. »

Pourtant, il y a bien une intrigue et nous sommes bien dans un roman : il y a Lamiral qui disparaît, il y a ceux qu'on va ramasser dans le trou d'obus, ceux qui se sont enfuis par un trou du grillage : « la blessure ouverte dans le grillage d'enceinte se voyait de loin, les deux pans relevés vers le dehors. Dernouville n'a même pas été les rabattre. S'il était en colère, ça ne se voyait pas du tout. Il devait quand même bien se demander par où et comment le gars du 9 avait pu sortir du pavillon... » ; mais les énigmes restent entières, il n'y a pas de résolution : «... Quant aux mouettes, qui, sans doute, tournaient à la lisière des vagues, ce qu'elles cherchaient c'était du poisson mort et non le corps de Gaspard Lamiral. »

Même la fin est incertaine, ou bien il n'y a pas de fin : le narrateur est prié de restituer son logement d'instituteur : « Libre ou expulsé... exilé je l'étais. » « Mon temps d'asile était fini. Il ne finirait jamais. »

Martine Pagès  
martine.pa@wanadoo.fr